

UN BIENFAIT N'EST JAMAIS PERDU.

A l'âge de 14 ans, le duc Arthur de L*** était déjà un grand jeune homme. Ses cheveux noirs et bouclés encadraient parfaitement sa belle figure un peu basanée, et donnait à ses traits bien caractérisés une empreinte légèrement dédaigneuse ; ses yeux étaient vifs et perçants, sa taille était majestueuse et aisée ; en un mot, c'était un beau garçon ; mais un peu trop vain de sa personne et trop fier de son titre de duc.

Il lui semblait que tout devait se courber à son aspect et ramper devant lui.

Cependant, son précepteur ne négligeait aucune des occasions qui pouvaient le mettre en rapport avec le peuple, dont les émanations nobles et saintes inspirent toujours des pensées grandes et libérales.

C'est ainsi qu'il sentait germer dans son cœur les idées généreuses qui devaient plus tard illustrer notre révolution et se propager un instant par tout l'univers.

Un jour qu'il savait trouver plusieurs malheureux bûcherons assis autour d'une gamelle de pommes de terre, il se rendit accompagné de son élève, au lieu où ils prenaient leur frugal repas, croyant que ce spectacle simple et touchant agirait sur l'âme du jeune duc ; mais son étonnement fut à son comble, lorsque Arthur, au lieu de se préparer à semer quelques paroles d'encouragement sur ce groupe de pauvres travailleurs, lui dit d'un ton plein de sécheresse et en s'arrêtant : — Où me conduisez-vous ? Je me plains à espérer que vous n'allez pas me jeter au milieu de ces mendiants.

— Monseigneur, vous me permettrez de vous faire remarquer que vous vous méprenez sur le caractère de ces braves gens ; ils travaillent et ne mendient pas.

Et, continuant sa route, il fut bientôt auprès d'eux.

Tous alors se levant, se découvrirent et saluèrent avec respect le duc et son précepteur.

Ce dernier les rendit heureux par quelques paroles pleines de bienveillance et placées à propos. Quant au duc, il manifesta une grande surprise que des hommes pussent se nourrir avec des aliments aussi grossiers.

Cette remarque, pour le moins déplacée, fit sourire le plus vieux des bûcherons, qui lui répondit : — Monseigneur ignore que nous mêlons à ces aliments un assaisonnement qui nous les fait trouver excellents.

Arthur ne comprit pas cette repartie aussi fine que judicieuse du père Laforêt ; et, tournant le dos à l'orateur octogénaire, il dirigea ses pas du côté du château, suivi de son précepteur, qui se promit bien d'avoir sa revanche.

II.

L'hiver est expirant, les frimats disparaissent, le doux printemps renaît gracieux, plein d'amour !... L'âme sourit à ses riches merveilles, le poète sent battre son cœur à la vue de ses jardins fleuris et enbaumés.

Dans les champs, dans les prés, partout brillent des fleurs fraîches écloses. La blanche marguerite, inclinée vers la terre, se relève bientôt soulagée par les pleurs du matin ; le clair ruisseau roule tranquillement son onde de cristal ; et la brise légère agite doucement le feuillage.

L'aurore, en souriant, ouvre ses portes de vermeil. Les oiseaux, ces petits voyageurs célestes, quittent leurs demeures, s'élancent radieux au milieu des airs ; puis, reviennent bientôt sous les bosquets ombreux, chanter la gloire du Très-Haut. Leurs chants mélodieux semblent inviter l'homme à remercier, à genoux, Dieu, des bienfaits qu'il répand sur la terre.

Tout est plein de vie. La cor du châteaueu retentit des aboiements prolonges d'une meute de chiens. A leurs cris de joie se mêlent les sons du cor et les hennissements des chevaux, dont les piétinements trahissent l'impatience.

Une bande de loups s'est montrée dans le voisinage ; on va partir pour la chasse. Piqueurs et laquais, chacun est à son poste, chacun rit ou chante ; l'ivresse est à son comble.

Enfin, l'arrivée du jeune duc est le signal du départ : le cor retentit plus fort, les chiens se pressent, l'on se dirige du côté de la forêt, et bientôt, hommes et chevaux disparaissent dans ses allées tortueuses.

Les chiens sont promptement sur la trace des loups, ils les poursuivent avec ardeur. Déjà plusieurs de ces animaux, la terreur des bergeries, ont payé de leur vie. La chasse est animée ; l'on presse ceux qui ont échappé au carnage.

Pendant que les chasseurs, habiles à franchir tous les obstacles, s'acharnent à poursuivre leur proie, Arthur, peu habitué à de telles fatigues, met son cheval au pas et perd bientôt la trace de ses compagnons.

Accablé de lassitude et pressé par la faim, il manifeste le désir de rentrer au château ; mais, ne sachant quel chemin suivre, il se laisse diriger par son précepteur, qui connaissant parfaitement tous les détours de la forêt, l'éloigne à dessein de sa demeure.

De clairière en clairière, ils chevauchent ainsi jusqu'au coucher du soleil. Arthur est exténué, il souffre horriblement de douleurs d'estomac ; et perdant toute son énergie, il verse un torrent de larmes amères. Son précepteur le rassure et lui promet qu'avant peu